

REVUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'ETHNOLOGIE  
ZEITSCHRIFT DER ETHNOLOGISCHEN GESELLSCHAFT  
RIVISTA DELLA SOCIETÀ SVIZZERA D'ETHNOLOGIA

---

# TSANTSA 10 / 2005

ECOLE – SOCIÉTÉ – GLOBALISATION

SCHULE – NATION – MIGRATION

---

EGLI Werner und Uwe KREBS (Hg.). 2004. Beiträge zur Ethnologie der Kindheit. Erziehungswissenschaftliche und kulturvergleichende Aspekte. Münster: LIT Verlag

Saskia Walentowitz

TSANTSA, Volume 10, May 2005, pp. 195 - 197

Published by:

Société Suisse d'Ethnologie/Schweizerische Ethnologische Gesellschaft, Bern

The online version of this article can be found at:

<http://www.tsantsa.ch>

Contact us at:

[tsantsa@seg-sse.ch](mailto:tsantsa@seg-sse.ch)



This work is licensed under a  
Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.5 Switzerland License

tions sont agrémentées de petites anecdotes plaisantes à la lecture. Toutefois, là encore se pose la question de la transmission d'un art dont la jeune génération semble peu se soucier (p. 308; 326). L'auteur présente enfin une liste de chants rituels pour les cultes des dieux-serpents qu'il a pu recueillir entre 1999 et 2003: des dieux-serpents dont la position est particulière puisqu'ils constituent les âmes des ancêtres et les dieux de l'ordre assimilés à des forces cosmiques (p. 367).

Pour se faire une idée plus concrète de ces rituels, les lecteurs se voient offrir de nombreux croquis et de belles photographies de Jonathan Watts et de Ravi Gopalan Nair. Le livre n'est pas un catalogue d'exposition pour grand public. Il s'adresse plutôt à des spécialistes du sujet (anthropologues, ethnomusicologues et indianistes) qui pourraient souhaiter une discussion plus approfondie sur la question de la pérennité et des transformations des rituels ou sur les pages consacrées aux transcriptions et à la musique rituelle.

De facture presque encyclopédique, l'ouvrage livre contient plusieurs annexes. Dans l'annexe I, le philologue et indianiste Dominique Wohlschlag explique le calendrier traditionnel du Kerala à partir duquel s'oriente les dates des rituels. Dans les annexes II et III, Ravi Gopalan Nair et Gopal Venu racontent comme ils sont devenus des fabricants de marionnettes. L'annexe IV présente non seulement la liste des instruments de musique avec une petite description de chaque instrument, mais encore une introduction au système vernaculaire de la typologie du Kerala. La bibliographie et la discographie qui occupent vingt-trois pages confirment le travail rigoureux de l'auteur. Enfin, un glossaire des termes vernaculaires simplifie la lecture.

Dans sa conclusion, Laurent Aubert explique que cette recherche «empruntait plus à la phénoménologie qu'au structuralisme». Cette phénoménologie engage plus à la description du rituel qu'à son analyse, et à l'homme (p. 377) plutôt qu'à l'anthropologie. Cette approche de «visiteur» (p. 17) à la rencontre de l'art et des rituels d'une autre culture marque la méthode de l'auteur, qui écrit lui-même «pour autant qu'on puisse parler à cet égard d'une méthode» (p. 377). Mais c'est justement cette démarche qui rend le livre sympathique.

Eni Werner und Ulrike Kies (Hg.). 2004. *Beiträge zur Ethnologie der Kirche. Erziehungswissenschaftliche und kulturvergleichende Aspekte*. Münster: LIT Verlag (Studien zur Ethnopsychologie und Ethnopsychanalyse, 5). ISBN 3-8258-7247-5. 175 S

Saskia Walentowitz

Institut für Sozialanthropologie, Universität Bern

On peut se réjouir de cette publication éditée par W. Egli et U. Krebs, car l'ethnologie de l'enfance reste embryonnaire malgré ses nombreux intérêts scientifiques. L'anthropologue français Pierre Erny, pionnier dans ce domaine, rappelle dans son introduction au livre que la discipline s'y était pourtant intéressée dès sa fondation et plus particulièrement dans les années 1930, avec le courant *Culture and Personality* américain.

Il ne relève peut-être pas du hasard que M. Mead soit à la fois aux origines d'une anthropologie féministe et d'une anthropologie qui se consacre depuis une trentaine d'années à la petite enfance, notamment en France. Le peu d'attention que les anthropologues daignent offrir aux enfants renvoie sans doute aux raisons pour lesquelles les femmes ont été longtemps absentes des ethnographies. Traditionnellement relégués au «domaine privé» des mères, les petits d'hommes ne semblent guère être des sujets autonomes et ont double peine à sortir de leur invisibilité.

Les dix contributions de cet ouvrage collectif démontrent avec bonheur que cette branche naissante de l'anthropologie est loin de se consacrer à un «petit sujet», pour reprendre le titre d'un article paru dans un numéro spécial «Enfance» du *Journal des Africanistes* (1981). La majorité des textes du livre est orientée vers des questions

relatives à «l'éducation des enfants», entendue tantôt dans un sens général de socialisation, tantôt dans un sens plus restreint de formation. U. Krebs introduit, dans son article «Eduqués sans éducation?», une distinction conceptuelle utile entre «éducation implicite» et «éducation intentionnelle» afin de saisir la spécificité des systèmes éducatifs dits traditionnels. Cette distinction permet de mieux comprendre l'apparent paradoxe de ces derniers: réussir l'éducation des enfants en ayant peu recours à des modes d'éducation formels. L'étude de l'éthologue W. Schiefelhövel, portant sur l'acquisition des savoirs ethnobotaniques par les Eipo de Mélanésie, souligne l'efficacité de ce processus éducatif, en l'absence d'écriture et d'institutions spécialisées. Il démontre que le savoir eipo relatif à la flore n'a rien à envier aux acquis de la botanique occidentale et affirme l'universalité d'une cognition taxinomique qu'il place naturellement à la base des sciences modernes.

Les enfants se révèlent extrêmement réceptifs à condition que la transmission du savoir s'inscrive dans un contexte émotionnel et intellectuel propice. Le fonctionnement spécifique de l'éducation implicite rejoint sur ce plan les connaissances récentes des sciences neurobiologiques et cognitives. Dans cette perspective multidisciplinaire, l'on mesure alors toute la pertinence d'une anthropologie de l'éducation pour nos propres systèmes éducatifs, qui ignorent largement ces processus.

J. Forster appelle à une coopération renforcée entre ethnologie et sciences de l'éducation, afin d'adapter les savoirs transmissibles à l'école à un environnement qui change en raison de la mondialisation, et de favoriser une communication interculturelle indispensable à une société multiculturelle. Mais

est-ce si évident que le rôle d'un système éducatif soit celui d'accompagner le changement et favoriser l'altérité? Se pose également la question de la coexistence, à l'intérieur du modèle scolaire occidental, de différentes façons de penser et d'apprendre le monde. L'étude de G. Alex nous offre une réponse à travers l'exemple des enfants du Tamil Nadu, confrontés à deux systèmes de valeurs radicalement opposés: celui des castes vécu au quotidien et l'idéologie égalitaire promue dans l'enceinte des écoles. D'un côté, les enfants expérimentent la possibilité valorisée de contacts entre membres de castes différentes. De l'autre côté, ces contacts multiplient les occasions de discrimination. En dépit de l'idéologie égalitaire, le fait d'avoir ou non reçu une instruction «moderne» s'établit plutôt comme un critère de différenciation sociale qui s'ajoute sans paradoxe à la hiérarchie statutaire ancienne.

E. Renner nous présente quelques réflexions tirées d'expériences réalisées dans une école autochtone navajo. Motivée par la transmission d'une «culture ancestrale» dans le cadre formaté d'une institution scolaire, l'histoire de l'établissement confirme le fait que l'école ne peut être le garant d'une société en dehors de celle-ci. L'école navajo s'inscrit dans une volonté de continuité, celle du Tamil Nadu dans la rupture d'avec la «tradition». Pourtant, les deux exemples mettent l'accent sur le rôle plutôt conservateur de l'école au service de la reproduction de la société et de ses valeurs.

Dans son analyse des énigmes arithmétiques et de leurs variations en Afrique, G. Kubrick montre quant à lui les liens insoupçonnés entre relations mathématiques et relations sociales. Il confirme d'une façon originale qu'un savoir peut en cacher un autre et que les effets

implicites de la transmission des connaissances sont aussi importants que les contenus explicites d'un enseignement.

L'ensemble des contributions montre qu'il n'y a pas de société sans éducation et réciproquement. L'éducation reste évidemment indissociable des processus de socialisation des enfants dont il est question dans les articles restants. En nous révélant que le *fostering* représente le modèle dominant de parentalité chez les Baatombu du Bénin, E. Alber met à mal notre conviction qui veut qu'un enfant soit élevé par ses géniteurs. Ce fait extrême est complexe à analyser, d'autant plus que, dans cette société, les formes de parentalité sociale changent au cours de l'histoire, sans que l'institution elle-même soit remise en question.

W. Egli attire notre attention sur l'impact peu étudié des droits d'héritage sur la destinée des enfants. En partant de l'exemple sunuwar du Népal, il rappelle que les «enfants» ne forment pas une catégorie homogène, mais que le sexe et l'ordre des naissances déterminent différemment leurs perspectives de vie. Les enfants ne sont pas de simples objets de la reproduction sociale, mais participent activement à celle-ci. De ce fait, les anthropologues ne devraient plus ignorer leurs points de vue. C'est ce que montre également la contribution de B. Baudler. En comparant les analyses que font les ethnologues des rites d'initiation, il dénonce un *adult bias* qui tend à dissimuler, entre autres, les rapports de pouvoir entre les générations.

Les trois derniers articles confirment qu'on ne peut faire l'économie des représentations que se font les sociétés étudiées des «enfants» et des manières de les élever. Or, on constate à ce niveau un certain flou conceptuel dû sans doute à la

diversité – positive en soi, mais pas toujours explicite – des approches qui se situent tantôt du côté de l'ethnologie, tantôt du côté des sciences de l'éducation ou de la psychologie cognitive. Mais cette diversité contribue également à la richesse des perspectives ethnographiques et théoriques ouvertes par ce livre dont la cohérence est malheureusement desservie par son découpage quelque peu démodé : une première partie à visée comparative, puis une seconde partie présentant des études ethnologiques classées par aire géographique.

Ceci n'enlève rien au fait que l'ouvrage représente un pas très appréciable vers une anthropologie de l'enfance qui n'est pas un simple courant de recherche de plus. En posant la question de l'unité et de la diversité des sociétés humaines à travers le façonnage social et culturel des êtres qui les composent, l'anthropologie de l'enfance porte en elle le projet et par conséquent la complexité de l'anthropologie en son entier.

Monsuti Alessandro. 2004. *Guerres et migrations Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*. Neuchâtel: Editions de l'Institut d'ethnologie (ISBN 2-88279-017-1), Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme (ISBN 2-7351-1030-3). 364 p.

Version anglaise. 2005. *War and Migration: Social Networks and Economic Strategies of the Hazaras of Afghanistan*. New York / London: Routledge (traduction Patrick Camiller). ISBN 0415949696. 328 p.

Diane Gilliard

Journaliste libre, Genève

*Le plus grand cadeau est celui de la confiance*

La migration n'est pas réductible à un déracinement; elle peut être un mode de vie. Ensuite, la guerre et l'exil n'empêchent pas le maintien de relations de confiance entre les individus et les groupes, malgré les distances et les frontières – à condition de pouvoir compter sur la solidarité de parents, de voisins, de membres du même groupe ethnique ou religieux.

C'est ce que démontre Alessandro Monsutti dans son ouvrage passionnant, *Guerres et migrations. Réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*, à partir de l'étude des stratégies migratoires et des modes de coopération spécifiques développées par la minorité opprimée et marginalisée des Hazaras, des chiites vivant dans une région défavorisée au centre du pays.

La circulation continue de gens, d'argent, de marchandises, d'informations est un phénomène très ancien, constitutif de l'histoire humaine. Or, dans l'acception courante, et même savante, influencée par la vision des organisations internationales, le phénomène des

migrations est vu uniquement sous l'angle de la perte, du malheur. Ce que résume la «métaphore botanique» du déracinement, qui, au passage, a une «incidence métaphysique», puisqu'elle naturalise les liens entre les gens et les territoires.

A partir des études de terrain qu'il a menées depuis 1993, Alessandro Monsutti privilégie, au contraire, une vision des phénomènes migratoires «bidirectionnels ou circulaires». Contre les théories qui considèrent, à partir d'un pré-supposé sédentariste, les migrations comme une anomalie – ce qui conforte les discours xénophobes –, il oppose un changement de paradigme et propose de s'intéresser aux frontières et à leurs transgressions.

*Une stratégie planifiée*

Les Hazaras ne voient pas leurs déplacements, allers et retours entre l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan comme un malheur. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle vers l'Iran et le XIX<sup>e</sup> vers le Pakistan, les Hazaras furent les conflits et les guerres qui ravagent leur région, mais font aussi des va-et-vient constants entre leur région d'origine et leurs lieux de séjour temporaires. L'invasion soviétique de 1978, les luttes qui ont abouti à la victoire des talibans puis à leur chute ont encore renforcé une tendance qui, aux dires de l'auteur, n'est pas près de cesser.

«Pour les Hazaras, migrer n'est pas une simple réponse à la guerre et à la violence, c'est une véritable stratégie planifiée au niveau de la famille, qui permet de créer des revenus sous la forme des transferts de fonds, mais aussi au niveau plus large du groupe de solidarité, qui fournit un réseau d'information et d'entraide le long duquel la migration est facilitée.» (p. 67) Outre la famille, le lignage constitue aussi une des sources